

Lucrèce, *De la nature*, chant II, vers 1 à 36

Douceur, lorsque les vents soulèvent la mer immense,  
D'observer du rivage le dur effort d'autrui,  
Non que le tourment soit jamais un doux plaisir  
Mais il nous plaît de voir à quoi nous échappons.  
Lors des grands combats de la guerre, il plaît aussi  
De regarder sans risque les armées dans les plaines.  
Mais rien n'est plus doux que d'habiter les hauts lieux  
Fortifiés solidement par le savoir des sages.  
Temples de sérénité d'où l'on peut voir les autres  
Errer sans trêve en bas, cherchant le chemin de la vie,  
Rivalisant de talent, de gloire nobiliaire,  
S'efforçant nuit et jour par un labeur intense  
D'atteindre à l'opulence, au faîte du pouvoir.  
Pitoyables esprits, cœurs aveugles des hommes !  
Dans quelles ténèbres mortelles, quels dangers  
Passent leur peu de vie ! Ne voient-ils l'évidence ?  
La nature en criant ne réclame rien d'autre  
Sinon que la douleur soit éloignée du corps,  
Que l'esprit jouisse de sensations heureuses,  
Délivré des soucis et de la crainte affranchi.  
Ainsi nous le voyons, bien peu de choses sont nécessaires  
A la nature corporelle et tout ce qui ôte la douleur  
Peut aussi nous donner maints délices en échange.  
Il est parfois plus agréable, et la nature est satisfaite,  
Si l'on ne possède statues dorées d'éphèbes  
Tenant en main droite des flambeaux allumés  
Pour fournir leur lumière aux nocturnes festins,  
Ni maison brillant d'or et reluisant d'argent,  
Ni cithare reluisant sous les lambris dorés,  
De pouvoir entre amis, couchés dans l'herbe tendre,  
Auprès d'une rivière, sous les branches d'un grand arbre,  
Choyer allègrement son corps à peu de frais,  
Surtout quand le temps sourit et que la saison  
Parsème de mille fleurs les prairies verdissantes.  
Et les fièvres ne quittent pas plus vite le corps  
Si l'on s'agite sur des riches brocarts de pourpre  
Que si l'on doit coucher sur un drap plébéien.